

Comment Camus a écrit « La Peste »

Michel Winock dans mensuel 510
juillet-août 2023

A chaque époque sa peste. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, sous la plume d'Albert Camus, l'histoire de *Yersinia pestis* s'entremêle à celle du nazisme ; l'histoire de la Résistance, à celle de la lutte contre l'épidémie.

La Peste, le roman auquel travaille Albert Camus depuis cinq ans, est publié en juin 1947. Le succès est immédiat, il franchira les frontières. C'est un récit, mais un récit qui offre une lecture « sur plusieurs portées », selon l'expression de Camus lui-même : la narration réaliste d'une épidémie imaginaire qui a frappé la ville d'Oran ; une allégorie historique sur les temps de l'Occupation, dont la France vient à peine de sortir ; et, au-delà, un apologue intemporel et universel sur les humains confrontés à la terreur et à la mort collective. L'épigraphe du livre, empruntée à **Daniel Defoe**, auteur du *Journal de l'année de la peste*, paru en 1722, suggère au lecteur cette lecture en étages : « *Il est aussi raisonnable de représenter une espèce d'emprisonnement par une autre que de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement par quelque chose qui n'existe pas.* »

L'idée du roman est venue à Camus en 1941, l'année où le typhus avait ravagé la région de Tlemcen. En janvier 1942, à la suite d'une aggravation de sa tuberculose, il avait dû s'aliter. Le repos en montagne s'imposait. Avec son épouse Francine, il traverse la Méditerranée et s'installe dans une pension de famille à Panelier, un hameau proche du Chambon-sur-Lignon, dans le Vivarais. Camus y reprend ses forces, mais il doit bientôt rester seul, Francine étant repartie en Algérie, en quête d'un emploi. L'occupation allemande de la zone sud, à la suite du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, sanctionne

alors la séparation du couple. C'est dans ces circonstances que l'auteur de *L'Étranger* commence son livre. Il en termine une première version en décembre 1942, dont il n'est pas content. Il lui faudra quatre années d'un travail difficile pour achever la version définitive.

Pour décrire la contagion à Oran, Camus s'est documenté scrupuleusement. Nous connaissons la liste des ouvrages les plus importants qu'il a consultés. Les renseignements médicaux lui ont été fournis par un ouvrage de **Bourges**, chef du laboratoire d'hygiène à la Faculté de médecine de Paris, *La Peste*.

Épidémiologie, bactériologie, prophylaxie, datant de 1899. Nombre d'ouvrages le complètent, notamment l'essai d'**Adrien Proust**, le père de l'écrivain, *La Défense de l'Europe contre la peste*. Il observe, à travers ses lectures, le caractère récurrent du fléau, notamment dans le Mémoire sur la peste en Algérie d'**Adrien Berbrugger**, relatant 29 apparitions de la peste entre 1552 et 1819 (cf. p. 80).

Le récit de la contagion est écrit (on ne le saura qu'à la fin) par le personnage principal du roman, le docteur Rieux. Une relation presque au jour le jour des progrès du fléau, un récit de clinicien, sans pathos, précis, mais non dépourvu de sensibilité. On assiste d'abord, en avril - l'année n'est pas précisée -, au surgissement des rats dans la ville, dans les rues, dans les magasins et jusque dans les ascenseurs. Des rats sortis des profondeurs et qui viennent mourir au milieu des humains. Soudain cette invasion s'arrête. C'est le moment où le docteur trouve son concierge malade, « *à demi versé hors du lit, une main sur le ventre et l'autre autour du cou, vomissant avec de grands arrachements une bile rosâtre dans un bidon d'ordures. [...] La température était à trente-neuf cinq, les ganglions du cou et les membres avaient gonflé, deux taches noirâtres s'élargissaient à son flanc. Il se plaignait maintenant d'une douleur intérieure* ». Yeux globuleux, mal de tête, soif ardente, fièvre à quarante degrés le lendemain, nouveaux vomissements... « *N'y a-t-il plus donc d'espoir, docteur ?* » demande la femme du concierge. « *Il est mort* », dit Rieux.

L'oeuvre d'un moraliste, non d'un militant

Bientôt, la même fièvre étrange, les mêmes symptômes se répandent dans la population, mais le mot « peste » reste longtemps tabou. Surtout, pas d'affolement ! C'est le vieux médecin Castel qui lâche le premier : « *Allons, Rieux, vous savez aussi bien que moi ce que c'est.* » Et son confrère l'admet : « *Oui, Castel, c'est à peine croyable. Mais il semble bien que ce soit la peste.* » Admettre l'épidémie reste difficile. Au bout d'un certain temps, la réalité s'impose : le mal risque de tuer « *la moitié de la ville* » avant deux mois. On a été pris au dépourvu. La municipalité ne s'est réveillée que lentement ; elle a pris des mesures qui n'étaient pas « draconiennes », quelques « mesures préventives », prudemment : la dératisation, la surveillance de l'alimentation en eau, l'isolement des malades. Mais la fièvre fait des bonds, le nombre de morts s'élève jusqu'à 700 par semaine. Les portes de la ville sont alors fermées, les bains de mer interdits, les communications ne se font plus que par télégramme, le ravitaillement est limité, l'essence rationnée. On tue les chiens et les chats, à cause des puces, et, comme les possibilités du cimetière sont dépassées, on jette les corps dans les fosses sous des pelletées de chaux. Le sérum mis au point reste inefficace. On ouvre des centres de confinement, le terrain du stade a donné place à des centaines de tentes sous lesquelles des literies ont été installées, et d'où les internés peuvent gagner les tribunes quand il pleut ou que le soleil est trop vif. Plusieurs autres camps sont aménagés dans la ville. Rieux et quelques amis organisent des formations sanitaires de volontaires qui sillonnent Oran. La peste pulmonaire relaie la peste bubonique. La souffrance s'étend à tous comme souffrance morale : peur de la contagion, sanglots devant les lits de morts, séparation d'avec ceux et celles qu'on aime. Au cours du mois de novembre, cependant, les statistiques baissent. Le sérum connaît des réussites. L'espérance renaît. L'amélioration, d'abord lente, s'accélère. A la fin de janvier, une déclaration préfectorale confirme la fin de l'épidémie et le retour à la vie normale. Dès le 25 janvier, avant même la suppression des mesures sanitaires, la joie explose, la foule s'ébroue, les rues sont en fête. La peste, toutefois, laissera des marques indélébiles, dans les coeurs sinon dans les corps.

Camus avait transposé, dans cette histoire imaginaire, l'état de la France et des Français sous occupation allemande. La peste, c'était la « *peste brune* » subie pendant plus de quatre ans. C'était aussi le « refus de l'asservissement » de la part des résistants. La réception du roman est élogieuse mais certaines critiques peinent Albert Camus, notamment celle de Roland Barthes, qui chronique *La Peste* dans le Bulletin du Club du meilleur livre, en 1955. Barthes, critique littéraire, auteur du *Degré zéro de l'écriture*, défenseur de la littérature engagée, passe au crible le roman de Camus du point de vue du matérialisme historique, lui posant la question : « *Faut-il se contenter de panser les blessures sans s'attaquer aux coups qui les font ?* » Pour lui, l'ouvrage n'était pénétré d'aucune « signification proprement historique ». C'était l'oeuvre d'un moraliste, et non d'un militant.

Le sens de l'humanisme tragique

Camus réagit, affirmant que *La Peste* avait un contenu évident, « la lutte de la Résistance européenne contre le nazisme » : « *La Peste, dans un sens, est plus qu'une chronique de la Résistance. Mais, assurément, elle n'est pas moins.* »

Oran figure la France sous la botte de l'occupant : un enfermement. On est bouclé dans une zone, puis dans tout un pays aux frontières closes. En résulte l'une des plus vives souffrances morales sur laquelle l'auteur insiste : la séparation, « *la soudaine séparation où furent placés des êtres qui n'y étaient pas préparés* ». Le Dr Rieux est éloigné de sa femme qui, avant la contagion, est partie en sanatorium. Le journaliste Rambert, présent à Oran, prisonnier dans cette ville qui n'est pas la sienne, est possédé par la rage de partir, de tromper les vigiles qui stationnent aux portes de la ville, de retrouver au plus vite celle qu'il aime. « *Cette séparation brutale, sans bavures, sans avenir prévisible, nous laissait décontenancés, incapables de réagir contre le souvenir de cette présence, encore si proche et déjà si lointaine, qui occupait maintenant nos journées.* » Le sentiment de l'exil accompagne « *ces flèches brûlantes de la mémoire* ». Physiquement, on a peine à se ravitailler. Les cafés avertissent leur clientèle qu'elle doit apporter son sucre. Mais les familles riches ne manquent de rien. Tout se détraque, les interdits pleuvent,

l'angoisse devient la règle : comment imaginer d'en finir, d'en sortir, de recouvrer la liberté ?

Dans cet état de servitude, il y a ceux qui refusent la défaite. Un petit groupe se constitue en formation sanitaire, qui évoque les groupes de Résistance - n'oublions pas que Camus écrit *La Peste* au moment où lui-même s'engage dans la Résistance active (il écrit dans le journal clandestin *Combat*, dont il deviendra rédacteur en chef en 1944). Le Dr Rieux, le personnage principal du roman, est entouré de volontaires décidés à l'action : Grand, un petit fonctionnaire, Rambert, le journaliste qui rêvait de fuite et qui, finalement, choisit le camp de la solidarité, Tarrou, qui ambitionne de devenir un saint sans Dieu, et même le père Paneloux. Celui-ci, dans ses premiers prêches, avait repris l'antienne de la punition des hommes pour avoir péché. C'est la vue d'un enfant en train de mourir qui le convainc d'agir : « *Paneloux regarda cette bouche enfantine souillée par la maladie, pleine de ce cri de tous les âges. Et il se laissa glisser à genoux, et tout le monde trouva naturel de l'entendre dire d'une voix un peu étouffée mais distincte derrière la plainte anonyme qui ne s'arrêtait pas : Mon Dieu, sauvez cet enfant.* » Rieux lui avait alors jeté au visage : « *Alors, celui-là du moins était innocent, vous le savez bien !* » La peste a fait sortir chacun de son quant-à-soi. Et Camus d'écrire ce que Barthes niait ou qu'il n'avait pas voulu voir : « *Il n'y avait plus alors de destins individuels, mais une histoire collective qui était la peste et des sentiments partagés par tous.* » La critique de Barthes tient surtout au caractère allégorique de la peste qui, de l'aveu de Camus même, peut « *servir à toutes les résistances contre toutes les tyrannies* » - y compris, donc, contre le communisme avec lequel Barthes alors sympathise.

Au-delà de l'allégorie sur l'Occupation et la Résistance, *La Peste* prend le sens de l'humanisme tragique. L'humanisme dans cette conviction « *qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser* ». Le personnage de Rambert illustre cette partie en chacun d'eux qui échappe à l'égoïsme. Pendant longtemps décidé à fuir la ville empestée, qui n'est pas sa ville, occupé sans relâche à retrouver le bonheur de la présence aimée, il renonce à la fuite, parce qu'en partant il aurait honte : « *Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul.* » L'évidence lui apparaît, de se soustraire au monde tout rempli de lui-même. Ensemble, on

unit ses forces pour lutter contre la mort. C'est l'affaire de tous. Point d'héroïsme exalté, mais un souci d'honnêteté d'abord. Et qu'est-ce donc l'honnêteté ? demande Rambert à Rieux. « *Elle consiste à faire son métier.* » Soigner du mieux qu'on peut les malades, rejeter toute complicité avec la mort.

Faire son métier, c'est aussi recommencer chaque jour ce qu'on avait fait la veille, même sans résultat. Le thème de la répétition inlassable évoque le mythe de Sisyphe, au coeur de l'essai que Camus faisait paraître en 1942, en même temps que *L'Étranger* et alors qu'il commençait à travailler à *La Peste*. Dans le roman, c'est le personnage de Joseph Grand qui l'incarne. Le soir, ce modeste employé de mairie travaille au roman qu'il a conçu, en refaisant sans se lasser la première phrase de son texte : « *Par une belle matinée du mois de mai, une élégante amazone parcourait, sur une superbe jument alezane, les allées fleuries du Bois de Boulogne.* » Oui, ne pas baisser les bras, répéter les gestes qui peuvent sauver.

Dans les heures de malheur collectif, il faut se défier des sermons religieux, des discours apocalyptiques, des superstitions qui fleurissent, ainsi que les médailles et les amulettes. La tendance séculaire du prédicant est d'expliquer le malheur par la punition de Dieu : « *Mes frères, explique le père Paneloux, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité.* » Camus proteste. La douleur infligée à des innocents est pur « scandale », que rien ne peut justifier.

Humanisme tragique cependant, car l'action humaine, la solidarité, la résistance, ne peuvent abolir l'absurde de la condition humaine ni le retour inévitable du mal. La victoire n'est jamais définitive : Rieux « *savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse* ».

Repousser la peur de l'Apocalypse mais ne point s'illusionner sur un happy end de l'Histoire.

L'AUTEUR

Fondateur de la revue L'Histoire, professeur émérite à Sciences Po, **Michel Winock** a récemment publié *La France libérée, 1944-1947* (Perrin, 2021) et *Gouverner la France* (Gallimard, 2022). Il est aussi l'auteur du *Siècle des intellectuels* (Seuil, 1997, réédité en 2015).

DANS LE TEXTE

La mort des rats

*Aux premières pages du roman, un rat infecté par la peste meurt comme dans un dessin animé, en pirouettant sur le palier du médecin avant de s'effondrer sur le sol [...]. Sous ses dehors dramatiques, cette description de la mort des rats est tout à fait réaliste puisque Camus l'emprunte à une source médicale - un ouvrage publié en 1897 par l'épidémiologiste Adrien Proust sous le titre *La Défense de l'Europe contre la peste*. [...] Mais, au lieu de voir dans ce rat le signe d'une épidémie, le docteur Rieux regarde l'animal et songe à sa femme, qui s'apprête à quitter la ville pour un sanatorium où elle espère guérir de la tuberculose."*

UNE EXPÉRIENCE INTIME POUR CAMUS

Quand il est tombé malade de la tuberculose en 1930, [...] Camus n'avait alors que 17 ans ; avant d'avoir des crises de fièvre et de cracher du sang, il aimait fréquenter l'école, aller à la plage et jouer au football. Malgré lui et sans avertissement, son corps avait accueilli un germe dangereux. Hôte du bacille de la tuberculose, il devenait un hôte improbable du royaume des malades et des mourants. [...] Après ce premier épisode, tout en espérant l'avènement d'un remède, il ne devait jamais oublier que la maladie sommeillait toujours en lui. [...] La Peste ne se contente pas de figurer la guerre par une allégorie de la maladie : le roman montre la propension humaine au nationalisme et à la violence à travers l'idée de latence, à l'image d'une infection qui survit aux éruptions individuelles de la maladie. Et la latence offre un prétexte à Camus pour puiser dans son expérience intime et personnelle."

Alice Kaplan, Laura Marris, *L'État de peste. Lire Camus à l'heure de la pandémie*, Gallimard, 2023, pp. 28-29 et pp. 160-163.